Gillis J. HARP, *Protestants and American Conservatism. A Short History*

Oxford, Oxford University Press, 2019, 312 p.

Blandine Chelini-Pont

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/64714>

DOI : 10.4000/assr.64714

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 4 décembre 2021

Pagination : 293-296

ISBN : 9782713228735

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Blandine Chelini-Pont, « Gillis J. HARP, *Protestants and American Conservatism. A Short History* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 196 | octobre-décembre 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 13 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/64714> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.64714>

Ce document a été généré automatiquement le 13 février 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Gillis J. HARP, *Protestants and American Conservatism. A Short History*

Oxford, Oxford University Press, 2019, 312 p.

Blandine Chelini-Pont

RÉFÉRENCE

Gillis J. HARP, *Protestants and American Conservatism. A Short History*. Oxford, Oxford University Press, 2019, 312 p.

- 1 La montée de la droite chrétienne moderne, qui a débuté avec l'élection présidentielle de 1976 et a culminé avec le soutien massif des évangéliques blancs à la personne de Donald Trump lors des élections de 2016 et de 2020, a été l'un des développements politiques les plus conséquents du dernier demi-siècle de l'histoire américaine. Mais le conservatisme de cette droite est-il vraiment lié à son identité religieuse revendiquée ? Telle est la question que s'est posé Gillis J. Harp en remontant la genèse d'un éventuel conservatisme protestant et en regardant son évolution. En effet, si l'histoire du conservatisme américain a fait l'objet d'une floraison d'études, la quasi-totalité de celles-ci s'est concentrée sur l'émergence d'un grand mouvement conservateur après la Seconde Guerre mondiale et sur ses mutations successives, dans lequel les protestants évangéliques se sont engouffrés. De sorte que l'étude du rôle des protestants dans la politique américaine, déjà soulignée par Allen Gutman (*The Conservative Tradition in America*, Oxford University Press, 1967) et John Fea ("Protestantism in America", *Oxford Encyclopedia of American History*, 24 mai 2017), commence généralement dans les années 1970, mais presque aucune ne remonte plus loin que 1945. Gillis Harp retrace pour la première fois l'histoire de la relation entre le protestantisme et le conservatisme en Amérique, des puritains coloniaux au Tea Party. Si l'on suit son analyse, il y a bien eu un conservatisme originel d'origine protestante, qu'Harp nomme

traditionnaliste. Mais ce dernier a disparu. Il a été remplacé graduellement par un mouvement long et convergent d'adhésion au libéralisme conservateur puis à d'autres idées faussement « labelisées » comme chrétiennes qui ont fait perdre aux protestants conservateurs toute originalité et influence sur le conservatisme.

- 2 Selon une interprétation tenace, les conservateurs américains ont toujours adhéré au libéralisme des Lumières. Incapables de rejeter la tradition du contrat social et de promulguer une pensée opposée aux Lumières dans une nation née de la révolution, les conservateurs américains auraient plutôt cherché à conserver la démocratie libérale et à en limiter les excès. Les penseurs antilibéraux et antimodernes déclarés n'auraient existé qu'en marge de la tradition politique américaine. L'analyse que fait Harp des protestants de droite confirme que ledit consensus libéral ne date que du ^{xx}e siècle. L'attention qu'il porte à la théologie protestante des ^{xviii}e et ^{xix}e siècles met au contraire au jour une riche veine d'antilibéralisme « primitif ». Son correctif au consensus libéral constitue l'une des contributions les plus importantes du livre. Il montre que la théologie protestante a longtemps fourni des alternatives au libéralisme. Les protestants coloniaux, les loyalistes de l'époque révolutionnaire et les évangéliques de l'Antebellum théorisaient une « sainte communauté » qui synthétisait le sacré et le séculaire. La théologie protestante et le conservatisme traditionaliste supposaient tous deux un ordre social hiérarchique et organique, une vision calviniste de la nature humaine et une déférence envers l'État en tant qu'agent moral actif d'origine divine, même en l'absence d'une Église officielle. Ce conservatisme a donné lieu à une souche tenace d'antilibéralisme à l'époque de Jackson, malgré la description typique de cette période comme une ère de démocratie de masse et d'individualisme libéral. Harp retrouve une tradition politique antilibérale, en particulier chez les Nordistes, qui était plus substantielle et plus efficace politiquement que celle des penseurs pro-esclavagistes du Sud, considérés par Louis Hartz (*The Liberal Tradition in America*, Harcourt Brace, 1955) comme des « Joseph de Maistre » au petit pied, étrangers à l'esprit politique de la Nation.
- 3 Selon Harp, le conservatisme traditionnel des protestants américains serait une vision du monde où l'ordre créé, l'autorité, la hiérarchie, l'obéissance et la responsabilité morale individuelle forment un tout indissociable. Aux temps coloniaux, ce tout permettait de sacraliser l'ordre social établi, de valoriser et défendre les hiérarchies coutumières. L'Église était l'une des composantes de l'ordre social organique créé par Dieu, aussi bien pour les puritains du Nord que pour les anglicans du Sud. Ceux qui se méfiaient de l'influence libertaire du Grand Réveil soutenaient comme naturel un État ordonné par Dieu plutôt qu'un État fondé sur le contrat social (chap. 1). Cette tradition de l'État comme institution divine aurait été, selon Harp, maintenue de la Révolution jusqu'à la guerre civile (chap. 2 et 3). Ses adeptes ont découragé la révolte ou la rébellion au moment de l'Indépendance avec l'idéal sacré et partagé du Sud anglican au Nord puritain du Commonwealth chrétien : elle a été utilisée par des conservateurs comme John Dickinson ou John Adams pour freiner les implications les plus radicales de la Révolution. De plus, le radicalisme de la Révolution française a incité les conservateurs à utiliser des arguments explicitement chrétiens pour résister au « jacobinisme » fédéral, tout en dépeignant leurs adversaires politiques comme des infidèles (chap. 2). Les évangéliques de l'Antebellum ont bien continué cette défense de l'ordre social et politique fondé sur la religion. Leur affirmation centrale – l'État est un agent moral actif d'origine divine – a été réitérée tout au long du premier ^{xix}e siècle.

Plusieurs conservateurs de cette époque ont cherché à démanteler les fondements lockéens de la pensée politique américaine, en faveur d'une vision politique qui affirmait les origines divines du gouvernement. Des conservateurs évangéliques, comme le sénateur Theodore Frelinghuysen, ont été parmi les premiers à affirmer l'Amérique comme une « nation chrétienne ». Dans les années 1830, les évangéliques de la Nouvelle-Angleterre, comme le pasteur congrégationaliste du Connecticut Lyman Beecher, ont accepté à contrecœur le désétablissement de l'Église, la religion établie étant pour eux le meilleur régime des sociétés chrétiennes. Pendant la guerre civile, les protestants des deux bords ont continué de manifester leur légitimisme en accordant la bénédiction divine à leurs gouvernements respectifs.

- 4 La fin du XIX^e siècle transforme le paysage socio-économique et provoque des réajustements de moins en moins théologiques chez les protestants. La période de l'âge d'or est le point central du récit de Harp (chap. 4). Les protestants attachés aux idées traditionalistes et étatistes n'ont pu empêcher le transvasement de leur conservatisme antilibéral dans le libéralisme conservateur, celui du laissez-faire idéologique, que Richard Hofstadter dans *The American Political Tradition* (A. A. Knopf, 1948) considère comme complètement séculier. Des prédicateurs populaires ont cherché à concilier les principes du laissez-faire avec le protestantisme évangélique socialement conservateur. Certes, il y a eu de la résistance. L'une des discussions les plus originales et les plus riches en sources de l'ouvrage porte sur les « dissidents » traditionnalistes de l'âge d'or. Des intellectuels protestants tels que Theodore Dwight Woolsey et Elisha Mulford ont perpétué une dévotion envers l'État comme instrument divin, devant inculquer des valeurs morales et tempérer un capitalisme toujours plus dur. Mais pour Harp, il s'agit du dernier souffle d'une tradition en train de vaciller. Quelle attitude alors, les protestants « conservateurs » ont-ils défendu face à l'ère du progressisme ? D'après Harp, elle n'a pas été différente de celle des conservateurs du laissez-faire et elle a correspondu aussi à l'entrée en politique des protestants fondamentalistes. Bien que des protestants conservateurs comme le juge David Brewer se soient inspirés de la tradition calviniste pour articuler leur théorie judiciaire, les conservateurs politiques comme le Secrétaire d'État Elihu Root lui ont substitué une dévotion nouvelle pour le formalisme constitutionnel et les pères fondateurs. Certains leaders religieux, comme le presbytérien John Gresham Machen, ont contribué au passage des évangéliques vers le libéralisme antiétatique contre le progressisme puis contre le New Deal. Les conservateurs politiques de la Liberty League et les fondamentalistes évangéliques ne se sont peut-être pas opposés au pouvoir de l'État pour les mêmes raisons, certains conservateurs religieux avertissant que le collectivisme annonçait la fin des temps, mais ils ont coopéré politiquement. Leur coopération a préfiguré l'alliance plus profonde qui allait façonner le mouvement conservateur après la Seconde Guerre mondiale (chap. 5).
- 5 La fin de la guerre a en effet conduit à une refonte du bord conservateur, comparable à la période de l'âge d'or. Toujours selon Harp, l'Amérique de l'après-guerre a vu les protestants se débarrasser définitivement de la théologie politique qui avait autrefois sous-tendu leur critique du libéralisme, pour lui préférer une utilisation plus utilitaire – et partisane – du protestantisme, dans la vénération de l'individualisme libéral et du capitalisme. Des chefs religieux charismatiques se sont portés garants de la Nouvelle Droite et de ses idées, les évangéliques « baptisant une sorte d'idéologie abstraite de gouvernement limité » (p. 196-197). Harp montre de manière très intéressante que l'alliance d'éléments politiques séculiers avec les évangéliques auparavant apolitiques a

lentement pris forme au cours des trente années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale, avant la formation de la Moral Majority. L'ouvrage de Richard Weaver, *Ideas Have Consequences* (University of Chicago Press, 1948), a servi selon lui à fournir une partie de l'échafaudage historique et philosophique essentiel du mouvement conservateur, tandis que l'ouvrage de Carl F. Henry, *Uneasy Conscience of Modern Fundamentalism* (Wm. B. Eerdmans, 1947) a encouragé l'engagement politique évangélique. Le magnat du pétrole et presbytérien convaincu J. Howard Pew a joué un rôle clé, toujours selon Harp, dans la galvanisation des évangéliques, en subventionnant *Christianity Today*, puis en les associant aux conservateurs politiques, étant lui-même un ancien Liberty Leaguer et un fervent anticommuniste. La campagne présidentielle de Barry Goldwater en 1964 a stimulé l'action politique évangélique – nous y rajouterons celle des catholiques conservateurs – et a contribué à assurer l'union essentielle entre conservateurs laïques et conservateurs officiellement religieux. La décision controversée de la Cour suprême sur l'avortement (*Roe v. Wade*) en 1973 a servi à renforcer cette alliance, en cimentant la dimension morale qui a consolidé la convergence et collaboration (chap. 6).

- 6 Le dernier chapitre de ce grand ouvrage est à la fois le plus riche et le moins convaincant. Harp veut aller au bout de sa démonstration qui est d'expliquer l'impasse actuelle de la droite religieuse par sa totale amnésie de l'ancienne tradition théologique (illibérale) du protestantisme. Au cours du dernier tiers du xx^e siècle et au début du xxi^e, le protestantisme évangélique a contribué de manière significative au moralisme de la droite religieuse, tout en donnant une sanction biblique apparente à des positions politiques conservatrices absolument non religieuses, telles que le gouvernement limité et anti-social (comme le fait Marvin Olavsky) et l'illégitimité de l'imposition étatique. Les partisans de la droite religieuse ont puisé, d'après Harp, très superficiellement dans les théologies contemporaines de Rousas John Rushdoony ou de Francis Schaeffer, et ont été plutôt séduits par le pragmatisme politique des télévangélistes Jerry Falwell et Pat Robertson. Avec l'élection de Barack Obama en 2008, l'émergence du mouvement Tea Party confirme pour Harp que la gabegie de l'État fédéral et le socialisme rampant sont devenus les thèmes de prédilection des protestants fondamentalistes avant même les questions éthiques. C'est cette « orientation » intérieure qui expliquerait les niveaux élevés de soutien à la candidature de Donald Trump de 2016 (et à la suite de 2020) parmi les évangélistes blancs. Harp partage le point de vue de Russell Moore qui considère la trajectoire évangélique qui part de Francis Schaeffer pour aboutir aux fulminations paranoïaques du Tea Party ou d'un Glenn Beck, comme une « dégringolade » déprimante. Au lieu de repenser le conservatisme protestant à partir de fondements bibliques et théologiques, le mouvement Tea Party s'est contenté de diaboliser le président Obama en tant qu'alien religieux et idéologique (musulman et socialiste). Il a négligé les questions culturelles et éthiques et privilégié une tactique essentiellement partisane sur les protestants conservateurs, avec un théisme générique, un moralisme de façade et des appels sentimentaux à la religion civile mythifiée. Pour Harp, les protestants conservateurs étaient mûrs pour envisager des idées et des alliances auparavant impensables.
- 7 Harp nous semble avoir pleinement raison sur un point : la dégringolade idéologique des conservateurs protestants paraît impressionnante. Elle a abouti à leur tentation populiste, à la fois réactionnaire et nationaliste, les faisant participer à la naissance du *Christianism*, comme nouvelle synthèse idéologique de la droite religieuse dans le

trumpisme. Mais le cœur de la brillante démonstration de Harp – la relation complexe entre les évangéliques et le conservatisme politique qui auraient transformé ceux-là, à l'encontre de leur tradition théologique, en libertariens antiétatiques et en tenants du capitalisme dérégulé – nous paraît buter sur le visage actuel de la droite religieuse et son dérapage. Il ne semble pas que la perspective actuelle des évangéliques sur la vie publique soit devenue plus sécularisée à mesure qu'elle est devenue plus partisane et utilitaire. Les conservateurs protestants veulent aujourd'hui, comme les conservateurs catholiques, revenir à une politique publique chrétienne, défendant le caractère chrétien de la Constitution et de l'esprit des lois américains, dans un alliage qui ressemble furieusement à la République chrétienne des Églises établies. Il ne semble pas que les conservateurs religieux, comme les conservateurs en général, aient renoncé à leur scepticisme à l'égard de la modernité, du matérialisme et des marchés, pour en devenir les prosélytes inconditionnels. Le libéralisme économique débridé, la « mondialisation » du libre marché sont âprement dénoncés aujourd'hui par des intellectuels néo-droitistes comme Michael Anton et Yoram Hazony, chantres du nouveau conservatisme judéo-chrétien et maîtres d'œuvre d'une Internationale chrétienne, avec des Européens sensibles aux thèmes du grand remplacement islamique. Harp affirme que certains protestants ont résisté à la rupture historique de l'abandon du conservatisme traditionnel et de la théologie traditionnelle, ce qui expliquerait le désenchantement de certains conservateurs aujourd'hui. Mais le choix de soutenir le candidat Trump en 2016 (et en 2020), que Harp considère comme la preuve de ce qu'il avance, paraît être tout le contraire. Les théologiens Rousas John Rushdoony ou Francis Schaeffer ont bien été relus : les adeptes néo-charismatiques du dominionisme imaginé par Rushdoony ont bien soutenu Trump parce qu'ils avaient une vision théologique du pouvoir totalement illibérale et nourrie de providence divine. Il existe bien un conservatisme traditionnaliste chrétien aux États-Unis avec un chœur tout à fait fourni d'intellectuels anti-libéraux, illibéraux, voire post-libéraux. Le problème est peut-être qu'il est moins protestant que catholique et que lui manque la vision critique de la nature humaine et le scepticisme robuste quant à la perfectibilité de l'homme qui irriguait le protestantisme anglo-américain des origines.